Virginie Linhart, *Le jour où mon père s'est tu*

Publié au Seuil en 2008, avec une préface d'Olivier Rolin dans l'édition de 2018

PRÉFACE

Un des nôtres

Il y a, me semble-t-il, deux livres dans ce livre : dans l'un se dessine, à travers le témoignage de ses enfants, le portrait en creux d'une génération à laquelle j'appartiens, celle des « *soixante-huitards* ». Et au milieu de celle-ci se détache la figure, assez singulière malgré tout, de Robert Linhart, et l'histoire, singulière elle aussi, de l'amour douloureux que lui porte sa fille. Ces deux plans, néanmoins, sont indéfectiblement intriqués : nous n'étions « *pas tellement des "moi", des "je", à l'époque* », c'est ce que je fais dire au narrateur de mon roman *Tigre en papier*, que cite Virginie Linhart. On était des « *nous* ». Nos vies, sans cesser d'être à chacun, étaient si étroitement liées que, pour en raconter une, il faut dévider la pelote de beaucoup d'autres.

Et nous n'étions pas, c'est le moins qu'on puisse dire, très attentionnés à l'égard de nos enfants. Je dis « nous » bien que n'ayant pas, quant à moi, été père. Ma négligence aura été sans doute jusqu'à ce point : j'y reviendrai. La passion furieuse de la politique, plus tard d'une liberté conquise contre la politique, ne toléraient guère de rivales. Les enfants passaient après, loin après. Il y a une scène magnifique, émouvante et assez terrible, où Virginie, laissée seule la nuit avec son jeune frère, essaie de se rassurer en regardant, « *petit fantôme sur le balcon* », une famille réunie de l'autre côté de la rue, ou en composant au hasard des numéros de téléphone, simplement pour entendre, dans le silence où elle est enfermée, une voix humaine. Je me souviens d'un gamin qui passait sa journée à essayer de se faire oublier au milieu des vapeurs de trichloréthylène de l'atelier où nous fabriquions des faux papiers (un jour, il m'a collé les oreillons, c'était comme une revanche bien normale...).

Il ne semble pas qu'ils nous aient trop tenu rigueur de tant de désinvolture. Ce temps perdu où leurs parents furent, ou voulurent être, des révolutionnaires, et qu'ils vécurent d'en bas et sans l'avoir choisi, les images qui en demeurent dans leurs souvenirs sont celles d'un tumulte un peu incompréhensible et plutôt joyeux, à tout prendre (ou bien ce sont celles que je veux retenir ? Je ne crois pas). Je pense à ces phrases de Chateaubriand, qui n'était pas un grand révolutionnaire, sur le Paris de 1789, et qui me paraissent consonner étrangement avec ces « *événements* » qu'un demi-siècle désormais sépare de nous : « *Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues.* » Phrases magnifiques non seulement parce qu'elles sont écrites dans ce français qui se souvenait encore du latin, mais parce que leur classicisme intègre une découverte des temps révolutionnaires : le genre humain.

Peu de rancœur, donc, dans les propos des enfants de Mai 68. Ils sont généreux, mais c'est aussi qu'il y avait de la générosité, qu'ils savent reconnaître, chez leurs parents. Je n'ai jamais été un admirateur inconditionnel de notre propre histoire, que je regarde avec un mélange de sympathie et d'ironie, mais je crois que, loin du cynisme que des cyniques ont voulu parfois nous attribuer, nous avons su transmettre ce feu qu'on appelle la passion. Et aussi une certaine droiture. C'est un des paradoxes de cette époque qu'on a dite « *laxiste* » – et elle le fut, en effet, mais sans doute fallait-il en passer par là pour inaugurer de nouvelles figures de l'ancienne liberté : elle a transmis une morale. « *Je ne truande pas, je ne triche pas, je ne vole pas, je ne fais pas semblant* », dit l'un de ces descendants lorsque Virginie lui pose la question de l'héritage. J'ai été heureux et presque fier de lire ces mots, le relus qu'ils disent d'un monde dont le *trader* serait devenu le héros.

Voilà la toile de fond, la « *pelote* ». Et là-dedans, un destin singulier, celui de Robert Linhart, un rapport singulier d'une fille à son père. C'est tout de même ce fil-là qui forme le cœur du livre. Là, ce n'est plus « *le genre humain en vacances* ». Plus du tout. La sortie d'une époque aussi extraordinaire n'a été facile pour personne, mais moins encore pour eux. Après une tentative de suicide en 1981, Robert s'enferme dans le silence. Il a été un homme de paroles, un orateur brillant, le chef d'une organisation d'extrême gauche avant Mai 68, l'initiateur du mouvement d'« *établissement* » qui a vu nombre de jeunes étudiants ou lycéens devenir ouvriers, l'auteur d'un livre âpre, rigoureux, sur le travail en usine, un intellectuel disciple et ami de Louis Althusser, le philosophe qui nous semblait régénérer le marxisme, et dont le destin sera lui aussi tragique. Il est désormais le taciturne. Devant lui, devant les siens, s'étendent « *les grands pays muets* » qu'évoque Vigny. Sa fille a quinze ans, sa vie va en être changée. Ce livre est une scrupuleuse enquête sur le silence. Les silences : car le mutisme du père redouble et aggrave le non-dit que « *la honte d'être des survivants* » épaississait, dans la famille juive polonaise des Linhart, autour de la Shoah. Nous sommes agis par des événements qui nous précèdent, que nous n'avons pas vécus en personne : mais notre personne est façonnée par ces causes absentes. L'ignorance du passé n'aide pas à être libre. Ce n'est sûrement pas un hasard si Virginie s'est consacrée à des films documentaires à thèmes historiques. Cette enquête qu'elle mène, je ne vais pas la paraphraser, la commenter, ses mots, habités, animés par une volonté passionnée de comprendre, se suffisent à eux-mêmes. Juste ajouter deux réflexions personnelles.

Il m'est un peu étrange d'évoquer Robert Linhart, de penser que peut-être il lira ces lignes. Je l'ai finalement assez peu connu, à l'époque où il était un « *grand dirigeant* » qu'une distance énorme semblait séparer du simple militant que j'étais alors (nous avons un sens très aigu de la hiérarchie, hérité du mouvement communiste international). Ensuite, du temps de son silence, je ne l'ai rencontré que de loin en loin. La douceur de son sourire à chaque fois m'étonnait, car les souvenirs que j'avais de lui étaient plutôt ceux d'un homme impérieux et cassant. Je l'ai surtout connu par sa fille, en fait. Ce que j'ai à dire de lui (et j'espère et je crois qu'il en dirait autant de moi), ce sont les simples mots qui m'ont toujours mystérieusement ému dans *Lord Jim*, le grand roman de Conrad : « *Je savais seulement qu'il était l'un des nôtres.* » J'aimerais qu'on le comprenne : il y a dans cette fraternité quelque chose qui nous dépasse, que la raison n'explique pas complètement, et que ne commande aucun esprit de secte.

Je l'ai dit plus haut : faute peut-être de me former une idée de l'avenir, ou bien par souci égoïste de ma liberté, j'ai négligé quant à moi d'avoir des enfants. Il y a donc quelque apparent paradoxe à ce que je préface ce livre dont une filiation angoissée est le nerf. Pourtant, ou pour cette raison plus probablement, la question de la transmission n'a cessé de m'occuper. Écrire, espère-t-on, c'est léguer à ceux qui nous suivent le legs le moins contraignant qui soit (au point qu'on peut craindre qu'il ne soit dédaigné), formé non de consignes ni même de conseils, seulement des traces que la vie a inscrites en nous, et qu'ils seront libres d'interpréter à leur guise. C'est tenter d'être père sans l'avoir été. Quand j'écrivais *Tigre en papier*, mon souci était de laisser non des mots d'ordre, une leçon politique (il n'y en a pas), mais des images véridiques, comme la fiction le permet, de ce que nous étions. C'est ce désir de transmission qui explique que le récit du narrateur soit adressé à une très jeune femme, fille d'un ami disparu. Dans son livre, Virginie Linhart dit qu'elle s'était identifiée à cette Marie. Elle n'avait pas tort. Comme les autres personnages du roman, celui-ci est composé de traits de plusieurs personnes réelles, mais Marie, c'est surtout elle.

Olivier ROLIN
Paris, janvier 2018